

Recueil

Maxime Barkowski

Balbutiements

« Mais un écrivain – ou tout au moins un romancier – a souvent des rapports difficiles avec la parole. [...] Il a une parole hésitante, à cause de son habitude de raturer ses écrits. Bien sûr, après de multiples ratures, son style peut paraître limpide. Mais quand il prend la parole, il n'a plus la ressource de corriger ses hésitations ».

Patrick Modiano

J'arrive à voir ma voix dans le noir tandis que les mots disparaissent peu à peu pour se fondre dans la clarté des étoiles. À la fenêtre — je raye à la fenêtre — dehors les mots sont des mots, ils se reposent en attendant que les gens les reprennent le lendemain matin, en sortant les poubelles, que je mets entre parenthèses, car je ne suis pas certain d'ajouter ce détail trivial. Moi, mes mots se sont perdus, je ne les connais pas ; d'ailleurs ce ne sont pas mes mots et de toute façon je n'ai jamais trouvé les bons, les bons en italique, car c'est le coeur de ce que je n'arrive pas à dire. Les mots sont le chœur de nos voix, mais ma voix, elle, la voix pure — et j'entoure la voix avant que mes mots ne viennent encore la trahir, de leur fausseté, de leur bêtise, convention, médiocrité... J'allume une petite lampe et son doux halo jaunâtre qui — ces mots sont si simples, rassurants et doux. Mais les lettres s'accumulent se multiplient et s'emballent alors comme un disque rayé qui tourne à la folie tandis que mon corps reste au sol et les voit tourner devant ses yeux et flotter dans l'air comme il a toujours voulu le faire, mais le corps, contrairement aux mots, répond à la loi de la gravitation universelle, et de toute façon les mots ne sont pas de lui ne sont pas à lui ne sont pas pour lui. Ils coulent de sa bouche et je pense qu'il n'ont alors plus aucun commerce avec lui, lui qui reste impuissant devant eux.

Mais ma voix elle, la voix pure, avant même le râle primitif, ou plutôt ailleurs

plutôt ailleurs

Ici marquer une pause.

Ailleurs, oui.

Plus haut — celle qui plane au-dessus des gens — celle que comprend pourtant tout le monde sans difficulté sans différence — c'est elle que je cherche que je cherche que je recherche. A — dire longtemps A, tenir le A comme on tient une note, maintenir le A comme on maintient la main de l'autre qu'on veut rassurer, ça va aller je t'assure, et qu'on aime, je serai là la prochaine fois si tu veux... Ne pas ouvrir trop la bouche, mais ouvrir son coeur comme on s'ouvre aux larmes et laisser jaillir la voix comme une fine cascade d'humanité pure — rayer pure car faux et répétitif, il n'y a rien de pur et pourtant — ce n'est pas compliqué mais les mots font défaut et comment faire une phrase quand lorsque

lorsque

alors que les mots font défaut et ce sont nos propres défauts qu'ils font surgir des barrières que l'on dresse devant les autres. Les mots font trembler la voix; pourtant ils doivent être malgré tout — faux, bornés, vétustes, agonisants, fourbes, dangereux — ils doivent être malgré tout car sinon comment dire à une âme perdue au sein d'elle-même qu'elle peut se retrouver au sein d'elle-même, qu'elle n'a qu'à suivre l'éclat de ses yeux et le son de ma voix, de la sienne, d'une autre voix, comme elle a suivi celle de sa mère celle de son père celle qu'elle aimait peut-être.

Je dois écrire et je dois lancer ma voix pour qu'elle récupère les mots qui se sont enfuis de ma gorge, je ne voulais pas les dire et j'en suis désolé, je vais les cueillir une lettre à la fois.

A

A-a — Aaaa — doucement, ne pas forcer la note.

A-a-a — Atan — À dire à temps

À temps — moi — je serais sûrement là si — attends.

À tant parler on s'impatiente je sais on perd la voix, mais malgré tout il ne faut pas penser aux mots comme des pièges pour gagner du temps, mais comme des voiles, blancs, fins des voiles

qui tremblent comme des cordes vocales et qui dévoilent

peu à peu

La voix — car la voix vient après — placer la voix après les mots — la vraie voix, pure — rayer pure — vraie — souligner vraie, à revoir après — celle qu'on a parfois quand on est seul la nuit et qu'une musique rayonne pourtant sur la face visible de la Lune et que des voix passent sous les fenêtres et disent où tu vas, Nina, attends-moi, demain chez Paul d'accord, et quelles pouvaient être les voix d'Emily Brontë et d'Oscar Wilde ?

tout est dans les mots

à travers eux — car les mots sont communs c'est tout le principe — le mot juste existe-t-il alors... et au fait la voix juste ? Celle du Zoon Logikon — dire Zône Loguicône — animal rationnel animal parlant disait Aristote, ah si c'est tout un art alors logos logique et logos langage — parler pour remplir et parler pour réfléchir c'est l'un ou l'autre et c'est les deux à la fois. Réflexion de nous, de notre voix dans un miroir. Les yeux sont, dit-on, le miroir de l'âme, mais qu'y a-t-il derrière — supprimer cette phrase tout de suite.

Paroles et paroles et paroles — à dire sans intonation.

Ah je trouverai les mots, tu sais. Ah, ou bien ils me trouveront, il savent où j'habite. Ah.
Attends-moi.

Je l'ai dit à la vitesse du son.

À voix basse, même si ces mots sont pour moi assourdissants, vu que je les souligne plusieurs fois.

Je veux pouvoir dire que je n'aimais pas être seul dans le noir à cause des cauchemars, peut-être, je ne m'en souviens plus, mais je me souviens d'être parti loin et je veux pouvoir dire à cette personne qui me manque qu'elle me manque qu'elle me manque malgré tout que j'ai le ventre noué et la sueur au front la nuit je veux dire je suis, je suis libre des autres et aux autres que j'ai besoin d'eux pourtant, d'eux tous, qu'on est des Zoon Politikon avant et après tout — ne plus mentionner Aristote cette fois — des animaux politiques au sens le plus large possible et qu'est-ce que le sens des mots sans la voix et quelle est l'essence de la voix, c'est-à-dire la voix pure — à effacer.

Mais pour l'instant on ne voit encore que leurs mots couler dans nos voix, noyés dans le flot de nos belles phrases vaporeuses.

L'Aquarium

autoportrait nébuleux

Pièce vaseuse et close où des gens se pressent dans la vapeur fumante des joints qui se consomment : l'eau qui sort est brûlante, plus rien ne semble vivre hors du bocal.

J'ai dû boire avant — peut-être — à présent les respirations ne sont que de longues secousses

On appelle ça un aquarium

je ne fume pas mais c'est tout comme

il respire si fort — t'es mieux de sortir

man ?

c'est bon c'est bon bougez désolé...

Prends un peu l'air — non non juste — un peu d'eau peut-être — l'évier est au bout du couloir — *fuck* — ça va ça va — juste au bout — la porte, le couloir, un long couloir aux lignes étroites, aux lignes droites, à l'envers — une droite est infinie, mais un segment est un bout d'univers que l'on traverse comme ça, en vase clos, comme on pourrait tourner en rond — au bout, un pas après l'autre et les rires du fond s'amenuisent déjà...

il fait noir quand je pense à ce qui pourrait je sais pas arriver si tout ne rentre pas dans l'ordre lequel j'en sais rien un autre en tout cas

Je — je ouvre la porte allume la lumière.

Explosion, sur-explosion, l'ampoule brûle jusqu'au bout de la lumière ; gémir lorsqu'elle pénètre au fond des capteurs rétinien — et la silhouette se fige dans le miroir d'une torsion éclatante : c'est vraiment de toute beauté

C'est une face que je n'ai jamais vue, dans une pièce que je ne connais pas, c'est un autoportrait de Francis Bacon — j'y pense à l'instant, à l'instantané d'une pellicule brûlée *et comment dire...* oui, un photogramme seulement, coupé du temps de la pellicule... c'est moi et c'est le rictus final de Dorian Gray sur un corps de Pablo Picasso, tordu, éclaté, aux couleurs brûlantes... les cheveux dégoulinent jusqu'au front, où des sueurs d'alcool brillent comme des perles et c'est presque des bouts d'humanité qui partent avec, pour tomber sur des yeux si rouges, si plissés, mais des pupilles tant ouvertes que tout y passe : faut croire qu'elles ont toujours tout voulu saisir d'un coup, comme si elles pouvaient tout perdre et le monde s'y dérober pour l'éternité, impensable mais — l'eau y est pourtant rentrée et c'est si étrange de couler dans l'abysse de mes propres yeux délavés — et leurs cernes

enveloppantes portent à elles seules le regard des nuits passées dans les rues à voir les rires fendre des visages et leurs questions tragiques rester suspendues aux halos des lampadaires, le tout est soulevé par des paupières si hautes qu'elles font remonter les origines russes jusque là enfouies dans les tréfonds du visage, et je suis couvert de gouttes d'ombre sur une peau si pâle, si blanche — mais avec des yeux aussi lourds, aussi inflammables, comment savoir vraiment — cette peau ruisselante, recouverte d'années et de messages non lus, rien n'a vraiment changé sinon, le nez pointe toujours vers le reflet, il est le point d'équilibre des deux parties du cerveau qui, sans lui, je le sais, entreraient en collusion fatale, elles doivent déjà se fondre l'une dans l'autre mais je ne peux pas les voir, alors, la lèvre supérieure, la lèvre inférieure, la lueur des dents, les craquements secs des gerçures, craquelures des souvenirs douloureux dont on ne pense qu'en grimaçant et en se tordant les mains, les mains, où sont-elles d'ailleurs, sur l'évier, de l'eau coule, bouche arrondie de poisson qui avale l'acidité nouvelle de nos mers, baiser de la mort, dernier trip d'acide — mais t'es pas poisson t'es verseau on m'a dit — ascendant ? descendant ? ça va ? ça va — ... elle a l'impression de tourner en rond dans sa vie, tu penses que... — deux minutes...

Et dans les confins de la glace je finis par voir autre chose ; c'était une plaine en Islande et c'était le visage de quelqu'un à qui l'on pense sans le vouloir vraiment.

L'eau coule encore mais mon regard flotte déjà vers un tube de dentifrice vers des yeux amicaux vers une revue scientifique sur la montée des océans, les glaces vont fondre aussi sûrement que mon petit ego à cette pensée que des pays vont disparaître, qu'il y aura des réfugiés climatiques

le pot est légal

tant mieux

c'était la promesse du gouvernement

des pipelines traversent des terres autochtones et sont reliés à nos ports à nos veines à nos comptes en banque

tant pis

— ... m'a dit qu'elle allait *couler ses exams*... — tape sur l'épaule : t'inquiète, je reviens.

Je cligne des yeux

Restent les cendres de l'instant consumé — le moment s'efface

Je reviens à moi

Sourire ; ce n'est que moi

Une vie qui passe

Pleine de pesticides

Sans faire trop d'histoires.

Cléo

Des perles d'ennui percent mes souvenir. Cléo n'y était pas encore. Elle n'est apparue qu'une fois, Cléo, c'était l'été dernier. J'avais passé tout le mois de juin coincé entre le comptoir de bouffe au cinéma du centre-ville et les soirées de détraqués à ne plus savoir comment finir mes nuits. Le reste du temps, je le brûlais à la bibliothèque de mon quartier, à lire de tout, des journaux aux revues scientifiques, en passant par toutes sortes de livres des plus étranges manifestes ésotériques aux grands romans américains. Vu que j'avais pas payé ma carte de membre à la bibli, je pouvais rien sortir du lieu et je devais donc me cantonner à rester assis dans un coin, le plus proche de la fenêtre possible, histoire de capter au moins un rayon de soleil par jour. Je n'avais là encore aucune trace de Cléo. Ce n'est que vers la fin du mois qu'une bande d'amis d'HEC m'invite à défoncer le reste de ma soirée sur le belvédère de la ville rayonnante. Je pense que je lisais encore *Vingt quatre heures de la vie d'une femme* de Stefan Zweig à ce moment, parce que cette nouvelle, elle a beau être courte, j'ai passé plus d'une semaine à la terminer, tellement que je lisais et relisais chaque phrase avec la difficulté d'un gamin émotif qui n'arrive pas à exprimer le bout de son idée. Les enfants qui bégaiant, c'est mignon mais ça m'agace. Avant je bégayait sérieusement, c'est passé avec le temps, mais le côté honteux m'est resté. Je me tais beaucoup, ou plutôt je ne parle que rarement, c'est selon. Même ce soir-là, je n'ai pas trop parlé. Hakim me l'a fait remarqué, d'ailleurs. Il me parlait de filles comme il pouvait me parler des résultats récents d'Arsenal en Ligue anglaise, et au bout d'un moment il remarque que je feins moins bien l'enthousiasme que d'habitude.

— Qu'est-ce qui va pas, bro ?

Je lève les yeux vers lui et j'esquisse un sourire convenu, tu sais c'est la même affaire depuis la fin de session, je suis crevé et je commence à supporter trop bien l'alcool pour réussir à masquer ma morosité. C'est plus difficile de ne pas virer émotif, même quand un groupe de vingt étudiants gueulent devant leurs autos sur les accents de rap qui découlent de leur spots sonores. L'ambiance y est. Je vois Matthias qui à l'air de passer le temps de sa vie, lui qui pourtant venait de magistralement se planter dans ses examens finaux. C'est pas grave. Rien n'à l'air grave avec lui, sauf les petites choses qui ont l'air de rien d'habitude et qui se comptent en quelques dollars, ça, ça peut le rendre fou si on a pas l'air de tout de suite coopérer. Valentine observe l'horizon à côté de lui, le regard lourd de sentiments simulés — à la Sylvester Stallone quand à la fin des *Rambo* il a décimé l'armée communiste et prend un

temps pour être émotif en pensant sûrement à une femme qu'il aime ou aux recettes du film au box-office. L'autre jour Valentine m'a demandé ce que je lisais en ce moment à la bibliothèque.

— *Une saison en enfer* ? a-t-elle commenté. Wow, c'est cool comme titre, je savais pas que Rambo avait écrit... Mais c'est vrai qu'il a écrit lui-même les *Rocky*, tu savais ?

Valentine est en première année de gestion d'entreprise. Elle aime regarder des séries Netflix pendant que Matthias joue sur son PC ou dort à ses côtés. Elle est très insouciante à part ça. Elle pense qu'elle fera une bonne directrice des ressources humaines. Matthias, lui, attend son moment pour se ressourcer humainement avec son ex. Ça va être un sacré coup pour Valentine de le voir repartir chez la concurrence. J'attends de voir. Je sens Hakim me jeter de petits regards inquiets sans savoir trop quoi dire, puis il plonge son regard sur son écran de cell où il vérifie mécaniquement les cours en bourse de ses actions achetées dans des marques de grande surface.

— Ça va *krash* demain, c'est sûr. Je vais revendre *live*, me glisse-t-il en me pointant l'écran où est affiché le *stock market*.

Puis il susurre des mots doux à son cellulaire pour influencer sur ses prédictions, avec la démente d'un trader cocké à l'os. Je commence à suer sérieusement. Ça, Hakim ne le remarque pas. Il a surtout remarqué une nouvelle à qui il s'empresse d'offrir à boire. Mais elle n'est pas dupe ni très *hypée* et accueille sa bière assez froidement. Ça tombe bien ça ne se boit pas chaud. Je ris. Tout seul. Valentine se tourne vers moi, un peu inquiète.

— T'as les yeux un peu vides... dit-elle.

J'écoute Noah déblatérer inlassablement sur la politique et les enjeux sociaux contemporains.

— Pis man, j'te l'dis — quand tu me dis *ouain ce que tu m'racontes c'est de l'idéologie* — genre comme si le marxisme ou l'écologie c'tait pareil qu'une religion — ben là moé j'envie te dire que ton fucking cours d'HEC soi-disant pragmatique c'est de la fucking idéologie pareil. On a toute une idéologie, y a pas de mal à ça, ça veut dire que tu réfléchis pis que tu accepte les idées des autres qui ont pensé le monde avant toé pour construire ton propre schéma de pensée. Là où ça devient dangereux en criss c'est quand tu *fais croire* que ton idéologie c'est du pragmatisme tsé, d'la *technique* mathématico-économique, d'la raison pure. Man, c'est pour ça que le néolibéralisme a gagné. Ben voyons câlisse, la *main invisib'*, le fucking *ruissellement des richesses*, c'tu pas de l'idéologie en esti ça là ? Faque niaise-moi pas avec ta pseudo-technique hein, t'es aveuglé comme les aut' au FMI pis à Wall Street,

ceux qui créent les crises et le chômage de masse. Pas de technique avec moi, c'est Heidegger qui disait ça, *le fondement de la technique n'est pas technique, il est idéologique*. Fucking Heidegger man. Alors ta technique...

Quand Noah parle, les gens l'écoutent. Noah étudie à la John Molson Business School de Concordia. Pas moins capitaliste qu'HEC, mais pas mal plus réputé, mais lui est un électron libre de toute façon — c'est pour ça qu'on est tous captivés. Je l'écoute mais j'ai même pas la force de lever la tête en sa direction. Je sais pourtant que Valentine garde un regard inquiet accroché en ma direction. Je me lève de la balustrade. Le vide se voit sur mes cernes, il est sous mes yeux, dans le ravin du Mont-Royal, je suis cerné de vide. Je me recule avec un talent d'équilibriste digne d'un veau mort-né. Valentine, elle est comme ça, toujours à s'inquiéter que les gens fassent une chute mortelle. Je suis tombé une fois, quelques roulés-boulés plus tard j'étais criblé de bleus et des rires venus d'en haut. Je fais quelques pas en arrière, en fait j'ai l'impression d'être fiévreux. Le contraste entre l'air climatisé de la bibli et la chaleur étouffante de l'été a dû me déglinguer sévèrement. Je lui adresse un sourire maladif et je me décide à marcher un peu en solitaire. Je m'écarte de la meute et commence à chantonner entre deux gorgées bière. Je souffle par moment. Je suis les cercles de lumières qui relient les lampadaires entre eux. Je les filme un peu avec mon cell. Je fais un pas à-côté des autres et trébuche, perd pied et le retrouve à temps. Personne ne m'a vu. J'entends encore les rires raisonner sous mes pas pourtant. Je range mon cell, bien trop dangereux. Je n'ai aucune idée de qui je suis pour le moment. J'ai chaud, c'est tout, et mes mains sont moites et le front est luisant. Un bruit sec se fait alors entendre et un gars comme un tronc d'arbre jeté à ma face apparaît devant moi. Ça fait craquer des brindilles et grincer mes dents.

— T'es-tu perdu ? dit-il en riant.

Bien sûr que non, pousse-toi de là. Il me repousse. Je ne connais pas cette personne. Alors je le regarde dans les yeux.

— Si tu cries je te crisse mon poing d'a yeule, me susurre-t-il.

— *Fuck you.*

— Ben criss.

— Tu veux quoi ?

— As-tu du change mon esti ?

— J'ai juste dix dollars man.

— Donne-les moi.

— Tu peux rêver.

— Bon !

J'ai juste le temps de voir venir son coup pour l'esquiver aussi habilement qu'un ivrogne dont la boisson a assoupli les muscles. L'inconnu semble s'émerveiller de cette souplesse de gazelle que mon état second semble m'octroyer. Mon *drunk-sense* m'alarme pourtant très vite d'un nouvel assaut qui cette fois, hélas, fait mouche. PAF.

— Saperlipopette, fis-je en me repliant comme un accordéon à chaque syllabe.

Je me redresse, mais seulement pour subir un nouveau coup de massue dans la tempe. Puis un troisième avec ça. Bordel, ça me ferait presque pleurer.

— Ça va, ça va !

Je fais mine d'obtempérer, et ma feinte habile me permet de répondre par un crochet du droit de tous les diables. BIM. L'élan de ma frappe le fait reculer, je poursuis par un coup de pied au genou qui le plie à son tour façon origamique.

— Tiens, l'ami. Tu m'en diras des nouvelles.

Je le pousse très fort dans les broussailles qui nous environnent, un peu plus bas. Il fait quelques roulades en arrière et y disparaît dans un cri de feuilles agitées. Je le vois s'éteindre entre les fougères dont il ne ressortira plus. Je jette ma bière en sa direction avec un cri se voulant rageur et victorieux. Je poursuis mon chemin en gémissant. Une grimace fend mon visage endolori. Je me retourne quand j'entends mon agresseur s'agiter dans la végétation, et accélère ma promenade afin de m'en éloigner le plus possible et de rejoindre le bout des lampadaires jusqu'au Lac aux Castors. Il est fermé à cette heure mais je m'en soucie pas vraiment. Je n'ai plus peur de rien après mon coup de sang viril. L'adrénaline a remplacé la vague monotone de la soirée. Je vois le reflet de la Lune et de ses satellites de néons dans l'eau et je m'y dirige, histoire de me rincer la face meurtrie et trempée. Il n'y a plus aucun son que le bruit de mes pas tandis que je me rapproche de l'astre nocturne. Une fois devant, je me penche et finis par me gicler le visage de l'eau du lac.

Ô temps suspend ton vol.

Brrrrr. Secoue secoue secoue. Les cheveux mouillés glissent sur la peau jusqu'à ce que mes oreilles frissonnent. Je me redresse, mes sens acérés par la folie de la bile noire m'indiquent une anomalie dans ce décor. Je me relève comme un espion pris sur le fait, prêt à dégainer. Elle est là. Comme elle aurait pu être ailleurs, mais il a fallu qu'elle soit là, seule, attentive, assis sur un banc en face, figure que mes yeux myopes avaient ignorés dans leur quête

maladive de rafraîchissement. Je l'entre-vois à présent. Je l'entends rire à demi-voix. Puis ne plus rien dire. Elle me scrute à présent. Le jeu est inégal, mon regard est perdu, a perdu d'avance. Elle ne dit rien, mais je sens la force de ses yeux qui aspirent mon image de leur pupille lunaire. Je frissonne. Je n'aime pas ça. Je me sens parcouru, visité, traversé par la paroi endommagée de ma peau, et dont la blessure sert de faille à cette touriste estivale. Elle continue de ne rien dire. Le silence est si léger que le rompre serait si facile. Je finis par décider, dans mon état boissoneux et écorché, de contourner tant bien que mal le lac pour divaguer jusqu'à elle, assise sur le banc de l'autre rive. Je passe sous la lumière du réverbère, et cela lui laisse tout le loisir de prendre la juste mesure de ma pâleur dégoulinante. Plus je m'approche, et plus je peux suivre son regard pour me rendre jusqu'à elle. Elle boit seule, elle aussi. Elle me suit des yeux et, dès que je commence à comprendre leur force, je ne résiste pas, je suis captivé comme ce chat qui suit le parcours d'un point au laser sur le mur du salon. Je distingue le vert et le marron, et je finis même par comprendre, à leur plissement moqueur, qu'elle a tout autant de mal à me voir de loin que moi. La portée de notre vue se rejoint donc à une distance honorable de quelques mètres. C'en est presque touchant. C'était purement animal comme rencontre, au sens d'*animal*, rien à comprendre de plus là-dedans, j'aurais pu être filmé par une caméra du National Geographic avec la voix doublée d'un reporter expliquant que *sa curiosité l'a emporté sur le risque, il s'est lancé vers sa congénère immobile, d'une démarche maladroite témoignant à la fois de son passif de combattant et d'une confiance en soi encore toute relative*. Je ne sais même pas comment m'expliquer. Si ça peut s'expliquer. Maintenant que je suis proche, je peux enfin saisir toute la solitude qui entoure son aura. Elle m'adresse un sourire léger, et ça me suffit. Je reste planté devant elle.

— Ça va ?

Elle soupire avec bienveillance.

— Ça y est. Tu as parlé. Il fallait le faire, hein ? Bien sûr qu'il le fallait.

— Euh... bah ouais quand même.

— Et toi ça va surtout ? Tu as un bleu sous l'oeil.

— Oh sûrement...

— Tu t'es battu ?

— Vaguement.

Son oeil vert me fait signe de m'asseoir, tandis que le marron juge sévèrement mon port déplorable.

— Tu peux t’asseoir si tu veux. T’as pas l’air bien.

J’obéis. Mais je ne me pose pas trop proche, pas tellement pour elle que par peur de me frotter de trop près à son espace. Je ne pense pas à me rapprocher plus. Ou moins. Elle fixe le sol à ses pieds et elle sourit encore un peu.

— J’ai pas trop envie de te parler. Parler c’est se trahir, tu trouves pas ?

— Euh... bah un peu, ptêt. Mais t’as pas besoin de parler comme dans un livre non plus, là. Ses rayons oculaires se relèvent jusqu’à ma face bleutée et je tâche d’esquisser un rire gêné.

— L’image que t’as de moi en ce moment, commence-t-elle... elle est fausse, mais je veux que tu la gardes. Ce sera la tienne.

Je comprends. Elle aussi ; et si je parle trop après ça, elle va être déçue, surtout après une telle première impression. J’ai peur d’être le premier à dévoiler ma médiocrité. Je préfère rester pour elle ce vagabond ruisselant à l’oeil poché. Mais à un moment il faut bien...

— Si je me tais, je dis, j’ai pas l’air plus mystérieux. J’ai juste l’air encore plus con.

— Mais non, mais non...

— Je te jure...

— Arrête.

Je remarque un livre dans sa sacoche.

— Tu lis quoi ?

— Un roman de Donna Tartt. Tu sais qu’elle en a écrit un tout les dix ans à peu près ? Ça c’est mystérieux je trouve.

— Connais pas. Tu aimes lire ?

— Oui et toi ?

— Ça va.

— Je t’ai déjà vu à la bibliothèque, tu sais.

— HEIN ?

— Tu lisais dans ton coin, proche de la fenêtre, si je me trompe pas.

— Ben ça alors...

Elle rit.

— « Ben ça alors » ?

Je trouve ça beau et discret comme rire, même si c’est moqueur.

— Tu... t’es dans le coin aussi ? je dis.

Elle secoue négativement la tête.

— J’y suis parfois, c’est tout. J’ai des amis là-bas.

Son cellulaire vibre. Elle se penche pour voir son message reçu et s’empresse d’y répondre. J’attends patiemment à côté d’elle. Elle hésite un petit peu avant d’envoyer, puis s’exécute et revient à moi.

— Scuze, fait-elle. C’est mon ami poète. Il s’appelle Arthur. Tu le connais sûrement, même s’il vit pas dans le coin.

Je jette un oeil au beurre noir vers le parc du Lac aux Castors.

— Ah... je sais pas. Peut-être. Moi aussi je vis pas « dans le coin »...

— Je lui disais juste au revoir. J’essaye de le dire à tous mes amis.

— Ah ? Tu t’en vas quelque part ?

— Sûrement.

— Où ça ?

Elle ne répond pas tout-de-suite, ses yeux verrons se perdent un peu entre eux, puis se retrouvent dans le flou de leur myopie avant de se rejoindre dans mon regard. J’ai un mouvement de recul mécanique face à ce *eyes-contact* pour le moins décontenançant.

— J’aimerais aller au cimetière trouver la tombe de Nelligan. Peut-être un poète que tu connais, cette fois.

— Quoi... maintenant ?

— Oui je ne l’ai jamais vue. C’est l’occasion. Tu veux la chercher avec moi ?

— Euuuh... bah d’accord. Tu sais où chercher ?

— Vaguement, m’imite-elle.

Elle n’ajoute plus rien. Elle se lève simplement et commence à marcher. Je la suis, et j’ai l’impression que ça lui fait quelque part un peu plaisir, que quelqu’un l’accompagne. Pas forcément le gars perdu et qui serait qualifié de louche par 78% de la population si je n’avais pas cet air aussi désesparé et inoffensif. Mais quelqu’un, tout simplement, un inconnu, tant pis ou tant mieux. Elle me sourit à nouveau, en silence. Son cellulaire vibre à nouveau dans sa poche. Cette fois elle ne répond plus. J’ai une conscience confuse d’assister à un moment privilégié, une tranche de sa vie qu’elle ne révélera à personne, non pas qu’elle soit intéressante en soi, mais simplement parce qu’elle fait partie d’un moment intime, caché et qui témoignera plus tard de sa totale liberté que je ressens jusqu’au bout de sa démarche. On marche simplement, on humecte la nuit, je la vois pleurer à un moment, je n’ose rien dire, ma fièvre baisse tandis qu’on s’approche à petits pas de l’entrée du cimetière Côte-des-Neiges. Il

n'y a curieusement rien d'effrayant à remarquer ces premières pierres tombales bordées de végétation, c'est surtout tragiquement romantique, et c'est tout simplement beau. La Lune est toujours là, elle éclaire les stèles d'une aura consolante. Je n'entends plus que le bruit de nos pas, avant qu'elle ne rompe le silence :

— À côté c'est le cimetière juif, derrière la barrière. Mais nous, on doit le dépasser et monter à nouveau pour...

Un son sec et strident retentit siffle soudainement et elle pousse un cri en se jetant sur moi. J'ai dû instinctivement lui sembler plus sûr et maître de moi qu'elle, car je n'ai pas cillé, tant le bruit m'a pétrifié jusqu'au plus profond de mon clignement de paupière. Parfaitement figé, glacé, cryogénisé, j'aurais certainement pu rester mille ans dans cette position de statue médusée si je n'avais pas senti le poids de ses mains sur mes épaules. Elle se retourne vers la source sonore, la cherche de sa vue faible et paniquée.

— C'est juste l'arrosoir automatique, finis-je par dire avec toute la mélodie d'une voix enregistrée de répondeur téléphonique.

Je sens tout son corps de décontracter. Je m'aperçois que ses doigts, dont les ongles me seraient rentrés dans la chair sans la présence de tissu protecteur un peu froissé me servant d'habit, commencent à se décrocher peu à peu. Je lui pointe la source, et c'est le cas de le dire, d'un bruit à présent régulier et qui arrose dans un bal mécanique étrange les plantes et les fleurs avoisinantes. Je la sens frémir, et elle est parcourue d'une secousse d'hilarité qui la fait plonger tête la première dans le creux de mon épaule au croisement du cou. Je reste une nouvelle fois fixe sur mes appuis, mais de la pétrification mon cerveau passe au mode suivant qu'est le verrouillage automatique et tétanisant, ce qui veut dire que plus rien n'a le droit de bouger sous peine de mort. Elle rit encore un peu et a probablement tout le loisir d'humer toute mon effluve alcoolisée et suante, parce qu'elle se détache aussi vite qu'elle s'est agrippée. Mais son rire persiste et recouvre le bruit de l'arrosage automatique. On n'échange pas beaucoup de mots par la suite. Quelques onomatopées gênées et générales, sans doute. Elle marche en direction de la grille de fer pointillée de piques et l'escalade sans difficulté, puis m'invite à la suivre. Je m'exécute donc avec toute l'assurance et l'agilité que mes stages nocturnes chez les étudiants dépravés de la ville me le permettent et je réussis à m'écrouler de l'autre côté en ne perçant qu'une mince partie de mon jean. Pas de sang, pas de déchirure majeure du tissu, la vie continue dans l'autre partie du cimetière.

— Y avait pas une autre entrée ? finis-je quand même par dire.

— J’espère pour eux...

Elle recommence à marcher sans plus m’attendre.

— Tu sais où se trouve sa tombe ?

— Je pense, à peu près.

— À peu près ? fis-je en mesurant d’un balayement de regard toute l’étendue boisée de l’endroit.

— Je l’ai vu dans une fiche d’information du cimetière une fois. J’espère que je retrouverai.

Inutile de dire qu’on ne l’a jamais trouvé. Après des cercles et des rondes de questions laissées sans réponse, j’ai moi-même fini par laisser tomber. D’autant que plus la nuit reculait au loin et plus ma partenaire de recherche semblait se fatiguer et se renfermer à l’intérieur de ses yeux brouillés. On avait fait escale sur un banc, en face de graves et sobres pierres tombales, lorsqu’elle fit une concession à son silence emmuré.

— Je m’appelle Cléo au fait. Peut-être que tu entendas parler de moi un jour.

C’était vrai, même si sur le moment je n’ai pas tout-à-fait saisi le sens de cette affirmation.

— Cléo ? C’est... c’est cool, c’est original comme prénom. Je... OK je prends note, alors.

— Tu aimes les films ?

— Pas trop. Quoi, c’est un nom dans un film ? Genre *Cléopâtre* haha...

Elle m’a observé en écarquillant les perles floues et cristallines qui éclairaient son regard.

— Wow... ton haha sonne encore plus faux que les poèmes de mon ex — et il écrivait « XD » en fin de vers.

— Je suis navré.

Elle m’a pris par le dos de la main, et j’ai soufflé de soulagement du fait qu’elle ne se soit pas saisi plutôt de la paume, dont elle aurait mesuré toute son hydratation tiède au seul toucher. Le dos était sec et encore digne, et je pouvais dès lors encore soutenir son regard vague — et même s’il était en plein ressac lorsqu’elle murmura, avec de légères écumes au creux des paupières :

— Si tu le trouves un jour, tu lui diras bonjour de ma part, d’accord ? Je serai partie, moi.

On s’est fixés un moment.

— Ton ex ?

— Émile Nelligan.

— Émile Nelligan c’est ton... ?

— Tu te fous de moi là ?

— Un peu, mais tu... Tu vas sûrement revenir un jour, quand même ?

— Peut-être, ça dépendra... En tout cas, ce serait gentil de le faire pour moi.

J'ai hoché la tête. Et sur ce voeu, elle se laissa glisser hors du banc et je pense bien que sa rétine venait de sentir le premier signal, le premier reflet du rayon qui allait illuminer son air lunaire pour le reste de mon souvenir.

Rien ne sera pareil, me suis-je dit, et pourtant rien n'aura changé. Elle a fini par disparaître complètement. Après ça, j'ai dû déambuler quelques dizaines de mètres avant de me retrouver sur la rue Côte-des-Neiges et d'attraper le premier métro de la journée. Cléo avait laissé place aux premiers transportés du matin, un étudiant encore un peu éteint et penché sur la vitre, écouteurs aux oreilles et sac-à-dos aux pieds ; une femme entre deux âges (lesquels ?) prête à affronter cette journée de travail comme elle avait fait face à toutes les autres dans sa riche vie de peines et de satisfactions probables ; un grand monsieur aussi intrigant que ne l'est celui qui marche sous les fenêtres des maisons endormies en quête d'un lieu en-dehors de son temps — et tôt ou tard, il le trouvera, j'en suis sûr. Je reçois des messages d'Hakim et de Valentine. Je leur réponds. Tout va bien. Je rentre. Je ne me serais pas ennuyé.

Ruines du temps

*Le ciel a changé,
alors je me suis perdu
dans les grands vents de la solitude
et du voyage.*

C'est une histoire d'août. Victor était assis, le front collé sur la vitre du train où défilait le paysage défilant par des années de guerre puis d'abandon. La nuit roulait comme une fanfare pourtant, car les bruits tumultueux des cabines voisines faisaient écho au grondement sourd et métallique des wagons sur la vieille voie ferrée, dont l'usure se faisait parfois sentir dans de brefs à-coups qui finissaient de rendre impossible toute tentative de sommeil. Victor en avait besoin pourtant, d'un long et réparateur repos qui le laisserait frais et énergique au matin lorsqu'il était censé arriver en gare. Il ne cessait de s'agiter pourtant. Non pas par des gestes brusques et lourds, mais par de petits mouvements du corps presque imperceptibles pour sa voisine d'en face, qui pourtant ne manquait aucune de ses tentatives inconfortables de repositionnement, du bras, du bassin, des jambes... Elle l'observait, à la dérobée, et le voyait s'efforcer de fermer les yeux comme si par ce geste presque frustré il sommait à Morphée de lui tendre les bras. À ses pieds, sa valise, qu'il n'avait pas rangée, était brune et cabossée, son cuir s'en allait et l'on pouvait sentir tous les voyages qui vivaient dans ce dépouillement. La plaine filait au-dehors et Marie l'observa aussi par la suite. Elle lui sembla alors comme une extension furieuse des rêves avortés de son compagnon de cabine. Filante, colérique, aux vagues nuages obscurs qui se révélaient dans la clarté pâle de la lune, elle était droite et infinie, son horizon à jamais inaccessible, comme la fin d'un songe que l'on a fait que traverser. Victor remua. Il finit par ouvrir un oeil, de guerre lasse, au moment où le serveur apportait à Marie le café crème qu'elle lui avait demandé. Elle le remercia et suivit son départ du regard avant de revenir sur Victor, qui semblait humer la douce arôme caféinée. Une secousse vint achever sa tentative de sieste et il grommela des mots incompréhensibles, avant de remarquer le regard sondeur de Marie et lui adresser un petit sourire gêné mais entendu.

— Vous en voulez ? fit-elle en lui pointant sa tasse fumante, qu'elle tenait fermement en raison de l'instabilité du train.

Victor se pencha en se frottant les yeux de ses mains lasses.

— C'est pas de refus... tant qu'à ne pas dormir. Mais ne vous inquiétez pas, je vais aller en prendre au bar du wagon-restaurant. S'il est encore ouvert.

— Il l'est toute la nuit, soyez tranquille.

Victor hocha la tête en se levant. Il masqua un léger bâillement du dos de la main, tandis que Marie le suivait toujours des yeux en buvant une première gorgée de sa tasse. Victor fit mine de ne pas se formaliser de cette attention déroutante et impolie que cette inconnue lui portait — il fallait dire que son joli visage et son charme énigmatique ne lui déplaisaient pas. Mais la fatigue lui ôtait pourtant le courage de commencer une conversation, même sans flirt, et il s'excusa en sortant tant bien que mal de la cabine mouvante. Marie porta son attention à son vieux jean un peu délavé, qui avec sa chemise blanche donnait à cet homme un air à la fois distingué et décontracté. Elle reprit une gorgée de café en se demandant s'il portait un slip ou un caleçon en sous-vêtements, en préférant nettement la seconde option. Et tandis que l'autre personnage se démène pour gagner le wagon-restaurant, je le croise et m'excuse tandis qu'il me laisse passer poliment. Je traverse le couloir dans un état tout aussi vaseux et passe devant leur compartiment, où Marie, ayant posé sa tasse sur le rebord de la fenêtre assez large pour y laisser aussi reposer son coude, fume distraitement cette fois une longue et fine cigarette dont elle expire la fumée à travers une petite ouverture. Elle est pensive soudainement, et je n'ai le droit pour ma part à aucun regard. Le bruit des rails grinçant me vrille soudainement la tête et je me plie vers l'avant tandis que je poursuis mon chemin comme je peux, accroché à quelques barreaux de fer incrustés aux murs. Nous rentrons alors dans un tunnel interminable, et l'obscurité vient avec l'écho du train sur les parois dans lesquelles nous roulons. Je m'assois tandis que la rame ralentit et que j'attends avec une angoisse malade la fin du tunnel et la sortie aérienne de la rame vers les stations Jaurès et Stalingrad. Le métro décolle enfin et je pousse un léger soupir de soulagement en observant les toits du 19ème arrondissement. La tête me tourne mais à l'arrivée du train j'arrive à m'extirper sans accrochage majeur malgré l'entrée de deux gars assez imposants en survêtement de sport. Je suis sorti et je me dirige tête baissée vers les marches menant à l'extérieur de la station. Je m'en vais en direction de l'appartement de Julie qui n'est qu'à quelques rues d'ici. Le calme tiède de la nuit me revigore mais ne dissipe pas pour autant les effets secondaires de ma soirée, et pour ne pas avoir d'ennui en faisant une mauvaise rencontre dans cet état, je mets

ma capuche tout en accélérant le pas, au risque bien réel de me vautrer sèchement au moindre obstacle non calculé. J'ai fait ce trajet une dizaine de fois déjà mais je vérifie tout de même sur mon tel que la direction est la bonne. Il me reste encore assez de batterie pour tenir jusqu'à la fin de la nuit et éventuellement retrouver ma route sur le chemin du retour. À mon grand bonheur je ne croise personne dans les rues et en arrivant dans le coin de chez Julie je prends une grande inspiration rassurée. La lumière de son appartement est allumée, quelques silhouettes y apparaissent d'ailleurs. Je tape son code en m'y reprenant deux fois puis sonne à l'interphone une fois rentré. Quelques secondes passent et je relâche un "allez..." impatient et exténué. C'est Mike qui répond.

— Oui ?

— *Mike, it's me, Julie let me come by tonight.*

— *Oh yeah, yeah, come in, man.*

Il m'ouvre et j'appréhende déjà la séquence du vieil ascenseur rouillé dans mon état, mais je préfère le prendre que me taper les trois étages à pied. Dès la fermeture de la cage, je me sens pourtant loin de l'angoisse claustrophobique et au contraire bien plus proche d'un sentiment rassurant de bulle personnelle protégée, à l'abri des regards et des mots. L'ascension est telle que je me laisse bercer par le grondement sourd de la machine, et je repense à toutes ces fois où je volais dans des décors en extension, et moi je rapetissai au fur et à mesure, j'ai toujours eu peur de l'immensité cependant : je ne vole que là où je ne suis pas écrasé par l'infinité sublime du ciel, écrasante et pourtant impalpable. Ça me tue rien que d'y penser, tiens. Ça me fout des frissons et me donne un sentiment de vertige profond en général. Mais là, tandis que je m'élève dans cette cabine sans ciel en vue, je me sens bien, calme, et serein, presque. Je repense à cette chanson de Calogero, j'en fredonne l'air, espérant y rester seul, en apesanteur. Il y a une petite glace un tantinet déformante à ma droite. Je m'y mire et m'y souris, bêtement, gaiement. Puis je lève les yeux et d'un clignement de paupières je fige la cage d'ascenseur au plus profond de l'instant, elle me reste en travers de la gorge comme un profond et impitoyable regret, que je n'avale pas, que je ne peux pas ingurgiter tant je refuse de lui avoir dit ces mots, blessants, prétentieux, sans n'avoir à aucun moment trouvé les bons, les justes, les seuls à dire en vérité dans ce genre de situation, et qui m'auraient évité d'avoir à passer incessamment dans ce purgatoire des souvenirs, mais voilà que je parle encore de moi, que je m'apitoie sur moi, comme si j'étais moi-même la victime dont mes propos et mes

non-dits ont soudainement éteint les yeux. Voilà que je rêve debout, que je plane presque, et en ravalant le passé amer je reprends mon sourire faussement invincible. C'est pas la première fois que je refoule comme ça une mauvaise pensée par ce sentiment de montée inéluctable, vers un monde meilleur et un meilleur moi-même, et je me mets à chialer, et je souris, je souris et même qu'un petit rire s'échappe, c'est marrant, au fond, toute cette histoire, marrant et ridicule, et je monte, je monte... c'est un moment de flottement, donc, que je vis et c'est d'un coup comme si je pouvais tout rembobiner, tout rejouer, refaire un plan de mes scènes coupées au montage, mes larmes ont un goût dégueulasse qui me ferait gerber s'il me restait encore quelque chose dans le ventre, et cette sensation, finalement, quand l'ascenseur s'arrête en se bloquant soudainement, dans le vide, quand un haut-le-coeur se conjugue brutalement avec ce dégoût de soi-même, et que les portes s'ouvrent, et que la porte de chez Julie est entrouverte, que du son collant et visqueux en sort et te pénètre assez profondément pour que tu ne puisses plus reculer, et dès lors tu t'avances, et c'est fini, car l'idée de boire te reprend, et le reste tu t'en fous, tu l'évacues, d'un geste de la main, en prononçant le mot magique, celui-là tu sais le dire, putain d'enfoiré, et oui je sais que j'ai une sale gueule ce soir, désolé, j'ai rien apporté, mais je peux redescendre chercher quelque chose... Au milieu de la demi-douzaine de convives présents autour de la table basse de Julie, Mike et moi sommes occupés à rire comme des débiles en buvant des verres du cocktail vodka-menthe apporté par Noah, qui d'ailleurs m'observe boire sa boisson avec un oeil intéressé, et je suis trop occupé à noyer ma peine éternelle pour lui faire comprendre sèchement que je ne suis pas disposé à recevoir ses avances. Après tout, il me laisse me saouler allègrement aux frais de la princesse... J'attends le moment où il se rapprochera pour aviser d'une démarche diplomatique, peut-être aidé par Mike, qui me fait un clin-d'oeil aussi subtil qu'un cri de vautour pour me faire comprendre qu'il n'a lui aussi, et malgré son état avancé, rien perdu de l'échange de regards. Je souris en détournant les yeux vers Karine, à peine arrivée à Paris, et qui nous raconte pour la énième fois la brusque tempête survenue fin avril à Montréal.

— Pis y neigeait encore, c'était malade... Non, c'est vraiment pas normal.

Elle finit par croiser mon regard et en effet, à ce même moment la fine poudrière de neige voile notre échange visuel en se déposant sur les surfaces rougies de notre peau exposée. Mais tandis qu'elle avance par petite enjambées jusqu'à moi, qui l'attends à la sortie arrière

de la station Mont-Royal, celle qui est la moins exposée au va-et-vient, même nocturne, des passants du Plateau, elle remarque des larmes que j'ai tenté trop tard de dissimuler par un brusque mouvement de tête.

— A' veut juste que tu lui reparles, Théo. A' veut toute t'expliquer, tsé...

Et là ce fut soudainement trop, et n'y tenant plus je murmure un "ça va aller" avant de disparaître sous la neige nocturne et marcher, marcher, marcher... jusqu'à finir par m'arrêter et me retrouver ici, à nouveau devant elle, et je détourne la tête, encore une fois, et elle le sait, elle l'a vu, et je noie ce regard par un shot brûlant qui m'a cruellement manqué durant cette tempête glacée, et Mike qui me raconte que *you know man I was walking on the 18ème yesterday, close to Barbès, and I saw some crazy shit, man...*

— *Yeah I know, not exactly Midnight in Paris, huh ?*

— *No but lemme tell you, man, there was some random dude who just... who just stopped his scooter and... and threw it to the wall, like what the fuck dude ?*

Et là-dessus il éclate d'un rire franc de baudruche dégonflée tandis que je l'observe avec incompréhension.

— *What, he threw his scooter ? His own scooter ?*

Il s'arrête alors de rire au moment où d'autres oreilles et paires d'yeux attentives viennent se fixer à son histoire.

— *Nah man, the public one. The electrical ones, you know ?*

— *The public one...?*

— *Yeah man, how do you call that in French, fuck... it has a funny name, tho...*

— Il veut parler des trottinettes électriques, Théo, me lance Julie à l'autre bout de la table.

Je ris avec les autres, tout en me rendant compte d'un tremblement fiévreux qui me gagne brusquement. Je me lève maladroitement, essayant de fuir pour masquer mon état soudain proto-parkinsonien, mais je ne fais que manquer de bousculer Mike, qui m'envoie un petit rire surpris.

— *Whoo, you're all right, man ?*

— *Yeah, yeah, don't worry,* que je lui marmonne en grelottant.

Je réussis à réprimer tant bien que mal un frisson qui me saisit brusquement dès que je referme la porte de la salle de bain. Je fais couler de l'eau brûlante du lavabo, et je m'en

asperge en sentant le picotement de la chaleur sur mes mains et mon visage d'une pâleur effrayante, immaculée. On toque à la porte. Je vois cette peau reprendre des rougeurs par la chaleur de l'eau. On toque à nouveau. Théo ? Oh non... Cette voix... Théo, ça va ? J'entends encore l'écho lointain de cette voix, frêle, hésitante, pas tant dans le fond du message, net et catégorique, brutal et sans appel, que dans la forme à adopter, la tournure, le choix de retenir les coups... et puis le choc, soudain, implacable, et je ferme les yeux, et je chiale, bon sang que je chiale encore, et mes paupières me brûlent, et je les maintiens fermées pour des siècles de repentance et de refoulement, et quand je les ouvre la porte est ouverte et je suis acculé au lavabo, j'ai mes lèvres collées à celles de Noah et ses mains sur les miennes, et qui remontent à ma poitrine en passant sous mon T-shirt. Je me fige. Il pose ses mains froides sur ma peau et un nouveau frisson me reprend. Je le repousse brusquement. Ça le fait sourire, il semble tout émoussillé.

— T'es brûlant, me fait-il, presque impressionné.

J'ai envie de lui proférer un flot d'injures sur le moment, et puis le moment passe aussi vite.

— Allez, je sais que t'en as envie.

— Je tremble.

C'est la seule chose que j'arrive à sortir. Il prend une mine affligée en se rapprochant de moi, mais je sais qu'il s'en fout. Ou peut-être pas. Mais je ne suis pas là, je suis pas là, ni ailleurs, et ça je sais au moins qu'il le voit, qu'il finit par comprendre vraiment. Alors il pose sa main doucement sur ma joue cramée et il me chuchote des mots qui se perdent au carrefour de mon conduit auditif et de mon cerveau en surchauffé. Et je ne sais pas si je lui réponds mais je sais que je me mets encore cette fois à fondre en larmes totalement, sans retenue, les vannes ouvertes, pathétiquement, et vas-y que je m'écroule au sol, que je suis désolé, *tellement désolé*, et qu'il s'assoit aussi, et que j'enfouis ma tête au creux de son épaule en sanglotant comme un gamin. Julie se ramène et j'entends sa voix s'adresser à moi, et c'est Noah qui répond pourtant. Et ça me fout les boules, de ne pas avoir pu entendre ni répondre. Et quand Noah descend, accompagné de son amie Justine, il reste silencieux. Profondément bouleversé, il ne dira plus un mot jusqu'à ce qu'il ne retrouve sa colocataire insomniaque dans son appartement moisi de l'arrondissement adjacent. Cette crise, déjà oubliée dans mon esprit vaseux et perturbé, l'a ébranlé de façon saisissante et la culpabilité a plongé en lui à travers toutes les failles ouvertes comme des plaies brûlantes. Il s'en veut, mais cet épisode

qu'il vient de vivre, et de provoquer pense-t-il en se haïssant douloureusement, ne disparaîtra jamais de sa mémoire. Car il fait ressurgir de vieux démons, un traumatisme lointain que je ne connaîtrai que de la bouche de Justine après sa tentative de suicide, à mots chuchotés tandis que je patienterai devant la chambre d'hôpital de mon ami. Mais lui ne voudra pas me voir ce jour-là, et ce que je prendrai alors pour une marque de haine ne sera au fond qu'une immense honte qui ne s'estompera que bien après encore. Mais pour l'instant le voilà qui se cloître dans sa chambre une fois sa coloc dans la salle de bain, et qui s'empresse de demander de mes nouvelles à Julie, qui ne lui répond pas ce soir-là, occupée par ses ébats pleins d'ivresse avec Mike, le téléphone déchargé reposant encore sur la table basse du salon tandis que je gémissais plaintivement sur le canapé, une serviette mouillée sur mon front ruisselant. Les yeux me brûlent et le crâne semble vrillé par de lancinants éclairs qui me secouent comme un dément. La migraine ne commence à me libérer qu'aux premières lueurs de l'aube lorsque mes yeux endoloris se rouvrent un instant pour contempler fixement le plafond beige avant de se clore finalement tandis que je sombre dans le sous-sol chaleureux de cette maison de banlieue montréalaise. Et c'est alors comme un feu d'artifice qui éclate entre ses rires et ses crises de nerfs et moi je me rappelle des vieilles VHS qu'on regardait ensemble sur son canapé miteux et dégingué. C'est là que j'ai revu le *Alice au pays des merveilles* de Disney, on était comme deux gamins, collés, fascinés, et c'était bon. La nuit semblait une longue courbe infinie et débridée, et lorsque je reprenais la route vers les confins de mon quartier, à pied, savourant chaque instant que mes pas marquaient de leur écho vagabond, c'était comme si je venais de quitter ce pays étrange et que je revenais de ce terrier rêvé par une petite fille. La Lune m'observe encore tandis que je me hisse sur un toit de la ville par l'échelle douteuse de mon ami artiste, et tandis qu'il nous allume un joint parfaitement roulé et qui semble chatouiller jusqu'aux narines de l'astre nocturne. Je repense au film de Georges Méliès tandis que résonne de la petite enceinte de notre ami la chanson de notre groupe et, sans surprise, la voix qui en sort vient nous saisir le cœur et nous ravir cette jeunesse insouciante qu'on pensait acquise à jamais. Une avalanche de mots me restent en travers de la gorge car il est si difficile de parler quand on écoute le bruit sourd de nos âmes, et dans ce vacarme étouffant la gorge se noue comme par une corde vicieuse et implacable, cruelle, tout ce que vous voulez, quoi, l'idée est que je ne m'en relèverais pas, de ce toit sous la Lune, à quoi bon après tout, lorsqu'on a brûlé toutes nos portes d'entrée vers une vie sage et acceptable. Et je reviens à

moi sous les rayons aveuglants du jour, qui dévoilent un salon dévasté par la soirée, et dont la désolation détonne de manière insolite avec les doux chuchotements amusés qui proviennent de l'entrée. La porte claque et provoque une grimace sur mon visage au front plissé par la gueule de bois. Mon gémissement faiblard semble attirer l'attention de Julie :

— Ah, t'es réveillé ? Comment tu te sens ?

Une pléthore de comparaisons obscènes me vient à l'esprit malgré mon état encore végétatif. Mais je réponds pourtant d'une façon plus ou moins posée et articulée :

— Mieux, je pense...

Et tandis que j'esquisse un mouvement en sa direction afin de l'avoir dans mon champ de vision, elle s'avance elle-même en me parlant avec un air catégorique.

— Surtout te lève pas tout-de-suite. Ça va te niquer pour la journée.

— Ouais, t'inquiète...

Mais elle s'inquiète bien, et cette inquiétude dans son regard me fait vaguement mesurer toute l'étendue du désastre que mon corps échoué sur le canapé doit faire transparaître. Mais son air affligé presque réprobateur s'estompe vite dès que ses yeux se portent vers la fenêtre et que ses pupilles vertes s'illuminent avec la lumière du soleil. Je la trouve resplendissante, matinalement angélique dans son peignoir blanc qui

— Allez debout. Il fait un temps magnifique dehors. On va en profiter tant qu'on peut pour aller se promener aux Buttes. Ça te fera le plus grand bien. Allez.

J'acquiesce en grognant et je me lève aussi lentement que possible pour éviter tout choc électrique crânien.

— Ouh là... fait-elle avant de soupirer. Putain t'es dans un sale état. Une vraie épave, mon gars.

— T'as... t'aurais des lunettes de soleil ?

— Ouais, t'inquiète. Y a celles de Mike. Je vais te passer ses fringues aussi, il est plus grand mais bon, on va pas à un dîner hein...

Je garde les yeux baissés en tentant de trouver un équilibre tout en maîtrisant une nausée qui s'annonce dangereusement.

— Et je vais te filer du Doliprane aussi, fait-elle en s'éloignant vers sa chambre.

— Cimer...

Et je reste debout, le temps de brasser tous mes restes de souvenirs de la veille, et je repense

successivement à Karine et à Noah en frissonnant. Bon sang... Je me dis que merde quoi, j'aurais pu faire gaffe au lieu de me laisser aller comme un porc, à boire et puis à laisser mon épave de corps dériver encore plus sur la mer de mes pleurs, comme dans *Alice*... Et puis on finit par arriver au parc et dès que l'air pur me pénètre sous les ombres rafraîchissantes des grands arbres, dès que le chant léger des oiseaux me vient aux oreilles, alors une sensation d'apaisement soudain m'enveloppe. On marche un peu avant de se poser parmi d'autres badauds sur une butte ensoleillée, et Julie sort les croissants que nous sommes passés prendre en chemin -- j'ai payé -- et nous les mangeons en finissant nos cafés, achetés dans la même boulangerie -- elle a payé, allez comprendre. Et soudain c'est comme un profond sentiment d'ataraxie antique qui m'envahit tandis qu'on discute par à-coups tranquilles, une sage harmonie qui s'insinue implacablement et me vide de tout tracas, de toute pensée noire ou douleur quelconque. Une gorgée après l'autre, elle remarque ce changement, cette métamorphose subtile mais presque miraculeuse, et me sourit avec satisfaction.

— C'est bien, tu reprends des couleurs.

— Lesquelles ? plaisantai-je, faussement angoissé.

— Oh un peu de pourpre, de bourgogne...

— Cool, ça va mettre en valeur mes yeux.

— Tu penses toujours à elle ?

Un bambin crie à côté de nous, un cri gai et surpris tandis que son père le saisit par derrière et le soulève en riant. Il fait brusquement très chaud et je sens mon corps fondre sur l'herbe douce que nous foulons.

— Ah, poursuit-elle, du rouge maintenant... Mélange intéressant, t'es une oeuvre d'art en direct en fait.

— Y a toujours d'autres sujets de conversation plus intéressants. Au fond ces histoires se ressemblent toutes un peu et elles m'ennuient.

— T'as raison. T'es de mauvaise foi, mais t'as raison. À quoi tu penses d'autre, alors ?

Je lève mes verres noirs au ciel et je perçois un nuage en forme de tête de caniche. Pensée triste, à part ça. Je baisse les yeux vers elle à nouveau.

— Une petite sieste, ça te dit ?

— Ici ?

- Ouais, pourquoi pas.
- T’as pas assez dormi ?
- Toi ?
- Définitivement pas.
- Vendu alors ?
- Je t’ennuie tant que ça ?

Et tandis que je m’assoupis je l’entends soupirer à mes côtés puis respirer peu à peu d’une manière plus profonde et régulière, tandis que nous profitons de ce doux soleil de fin de matinée allongés côte-à-côte. C’est alors que j’entends un bruit de grattement à mes côtés et je finis par ouvrir un oeil. Un petit lapin blanc se faufile à travers les buissons qui nous entourent et je suis son parcours vif et nerveux avec une curiosité encore vaseuse. Je me retourne vers Julie, qui semble quant à elle s’être paisiblement endormie. Titillé par ce nouveau venu, je me soulève sur mes coudes et cherche de nouveau du regard cet insolite compagnon, l’imaginant marmonner le célèbre “je suis en retard” tandis qu’il se fraie un chemin dans les fougères. Je le repère à nouveau et décide de le suivre des yeux tandis qu’il s’éclipse vers les bosquets avoisinants. Intrigué, je me décide à me lever précautionneusement afin de ne pas perturber la sieste de mon amie et me lance avec amusement à sa poursuite, curieux de découvrir dans quel monde merveilleux ce guide me mènerait. Je le vois qui traverse un petit chemin de promenade et qui se rend alors dans une partie plus touffue et feuillue du parc, à l’abri des passants. Je jette un coup d’oeil à gauche et à droite pour m’assurer que je ne suis pas observé et me lance à sa poursuite dans ce décor plus végétal. J’écarte de moi les feuillages menaçants qui m’entourent au fur et à mesure que je m’avance et commence à regretter cette filature insensée dans une partie du parc que je ne connais pas mais qui est clairement interdite aux passants. Qui plus est, ayant perdu de vue mon étrange compagnon, je m’en remets uniquement aux petits bruits crépitants de son avancée au sein des fougères et à travers le sol jonché de bois mort et de brindilles sèches. Mais vient un moment où je commence à entendre autre chose, comme une voix de promeneuse venant elle-aussi de cette partie reculée et inconnue du parc. Des mots, chuchotés d’abord, et puis comme les notes d’une chanson sans parole, douces et sereines, et quand je sens que je m’approche, de plus en plus accueillantes, chaleureuses, presque comme une invitation à poursuivre. Et lorsque j’écarte une grosse branche de mon passage, alors que je ne perçois

plus rien du parc à l'exception de cette forêt qui m'entoure à présent, la voix s'arrête, surprise, au milieu d'un accord. Plus aucun bruit venant du lapin non plus, ni même ceux des promeneurs et de la ville qui s'active au loin. Aucun son autre que les miens ne se fait plus entendre et, au moment où je m'apprête à me relever pour avoir une vue d'ensemble de ce borbier dans lequel je me suis empêtré, au risque de me faire repérer par quelqu'un, un bras féminin sort subitement des feuillages pour me saisir le col et me tirer, lentement mais fermement, vers l'avant. Trop surpris pour résister, charmé presque par cette association instinctive entre la voix mélodieuse et ce joli bras, je me laisse emporter dans des profondeurs inconnues comme un marin ensorcelé par une sirène. Et je ne comprends pas pourquoi alors le crépuscule me saisit si soudainement. Je suis surpris par ce soleil soudainement déclinant dont la lumière orange et affaiblie transparaît entre l'ombre des feuillages dans lesquels je m'enfonce. Et la voix reprend jusqu'à ce que j'écarte une ultime branche et que je la voie, elle, au beau milieu des ronces et des roses. Un cœur est tatoué sur sa joue droite, évidemment, me dis-je alors, et le reste de son corps est aussi magnifique dans cette robe blanche et pure qu'elle arbore à présent que dans les vieux T-shirts, les vieilles chemises à carreaux et les vieilles blouses dont elle aimait se parer. Elle me sourit et son cœur tatoué fond devant mes yeux tandis que je sens bel et bien le mien se liquéfier sous ma peau. Je lui rend son sourire en coulant intérieurement et elle se lève en se penchant vers moi avec une moue sérieuse et presque sévère.

— T'es en retard, finit-elle par dire.

Et son sourire revient tandis qu'elle se recule et fait flotter son épaisse chevelure ondulée par-dessus ses épaules, et la voilà qui s'enfonce dans les profonds buissons qui l'entourent, à reculons toujours, et c'est bien ses yeux fixés sur moi qui disparaissent en dernier. Et toutes les larmes que j'ai versées alors semblent remonter la terre dans laquelle elles somnolaient, et lentement remontent une à une le long de mon corps à genoux, et ces milliers de gouttelettes salées me reviennent en me pénétrant à nouveau pour me submerger totalement. Je tends le bras désespérément en hurlant son nom et m'étouffe dans ma propre peine. Une carpe me passe devant les yeux embués et je sens tout mon corps se soulever jusqu'à flotter par-dessus les buissons dans l'obscurité pénétrante qui a soudainement envahi le parc. Je regarde à gauche puis à droite mais plus aucune trace d'elle ni du décor environnant, et puis

émerger enfin.

Je me redresse soudainement en recrachant toute l'eau de rose de ces mièvreries insupportables. Je constate avec dépit que mes rêveries sont d'une insoutenable candeur, mais trêve de bavardages, je suis en retard m'a-t-elle dit, et cette logorrhée doit prendre fin, certes, dès que possible, que mon souffle s'éteindra, car déjà je me mets à courir sous les allées désertes bordées de lampadaires fatigués, au loin le Sacré-Coeur, encore plus loin les lumières de la ville, puis leurs reflets sur le fleuve, sur l'océan, sur la Belle Province, et puis les bois, les forêts et les plaines, et puis les steppes, et puis ces lieux reculés d'où couvent nos nouvelles pandémies, là où les chauves-souris récupèrent les virus naissants pour s'en aller nous les porter, dans les grottes et les caves, jusqu'au cœur des fissures terrestres, et j'y cours en riant, car c'est mon non-anniversaire, n'est-ce pas, et je dois le fêter en retrouvant mon chapeau, ma théière, mon lièvre surexcité et ma carte porte-bonheur, l'as de cœur, et puis Julie, au passage, où qu'elle soit en ce moment, je la trouverai, le temps de lui dire adieu, et à Karine, et à Mike, et à Noah, le camarade. Mon halètement s'amplifie dans l'effort et l'excitation, et je tire la langue en plissant les paupières, face au vent qui m'ébouriffe les cheveux et la pensée que j'aurais pu être un étudiant sans histoire, un bon soldat, mais c'était sans compter sur cette malédiction qui me consume depuis l'enfance, de ces songes étranges que j'ai portés comme une maladie chronique tout au long de ma vie, et qui me disaient viens mon pote, mon chum, viens-t-en te jeter dans l'eau glacée un bon coup pis laisse-toi porter par le courant du fleuve Saint-Laurent qui lui saura peut-être quoi faire de toi, mon p'tit gars, mais tout ça c'est du passé, il n'y a plus de fleuve, il n'y a pas d'eau glacée, il n'y aura pas ce grand roman classique que j'ai toujours voulu écrire, ç'aurait été une belle histoire de rires et d'ennui, pour causer comme Marguerite Duras, mais non, pas de sortie et je fonce, point de fuite, pour citer cette fois le grand Hubert Aquin, et bien d'autres que j'avais en tête, mais non, il n'y a plus personne non plus, il n'y a plus que la route entourant la voie ferrée que Victor observe en silence, le bras contre la vitre, avant de se retourner distraitement pour sourire à Marie.

— J'ai fait un rêve étrange, je pense, lui glisse-t-elle, amusée.

Puis elle ajoute avec un petit sourire complice :

— Vous étiez dedans.

— Ah bon, répond Victor en s'asseyant, intrigué. Et qu'y faisais-je donc, si je peux me permettre ?

— Oh pas grand-chose, vous savez. Je n'ai pas dormi longtemps...

Ils échangent un petit rire entendu. Puis Marie sort un petit calepin pour y inscrire tout-de-même, comme à son habitude depuis qu'elle a décidé d'écrire des nouvelles issues de ses expériences vécues et rêvées, le contenu de ce curieux songe. Victor se laisse quant à lui une nouvelle fois aller dans sa contemplation engourdie du paysage défilant. Il essaie aussi vaguement de penser à une phrase simple mais pleine d'esprit, une question peut-être, qu'il pourrait formuler pour raviver la conversation avec cette voisine qui décidément pique son intérêt. Mais il l'observe du coin de l'oeil avec un petit sourire attristé, il se dit qu'il ne la reverra probablement plus, car il pense alors à son ami Fernand qui a urgemment besoin de son aide et qu'il devra rejoindre au plus vite dès son arrivée (une voiture l'attend déjà probablement pour l'emmener à son manoir), et ce sont sûrement les derniers instants qu'il partage avec cette charmante inconnue, car bientôt il entreront en gare, et un nouveau coup d'oeil au-dehors lui fait entrevoir brièvement une silhouette au loin, peut-être a-t-il rêvé lui-aussi mais il lui a semblé qu'elle courait en s'éloignant du train, un jeune homme insensé sûrement, un vagabond, bientôt volatilisé au loin, dans les marges de l'aube. Mais il n'y pense plus, une aventure l'attend là-bas, il le sent et, avec une pointe d'amertume mélodramatique face à cette femme qui écrit mystérieusement devant lui, il se remet à penser à un moyen de lui adresser à nouveau la parole, et, peut-être alors, qui sait, de garder contact... Et lorsque qu'il trouve le bon mot et s'apprête à se lancer, le conducteur commence quant à lui les manoeuvres pour arrêter le train, après un dernier coup d'oeil solitaire vers les premières lueurs du ciel, et ce brave chauffeur se remémore nostalgique les feux éclatants de ses projets de jeunesse, éparpillés çà et là dans les ruines du temps.

Silence

rompre

le silence

lire *ataraxie* : absence de trouble

terrasse d'un café

se taire

sous des lunettes noires

une fontaine et puis

le silence des lampadaires

des rayons de soleil

qui se déposent près

du verre à moitié ivre

bruit d'eau et de désolation sourde

l'autre voix

s'est fêlée dans une brèche abyssale,

elle nous ramène jusqu'aux tréfonds

de ses souvenirs

elle dépose de longues phrases sur la plaie

de ses lèvres pâles

et de ses yeux clairs

coule un baume

qui perle

fatalement

les rivages de ses paupières

et c'est comme le reflet

de ses espoirs éclatés

au travers

des rires immaculés

quand parfois on a autant peur de parler
que de se taire
il faut faire un choix

le silence devient un miroir
comme au temps
où les gens fumaient avant de mourir
et allumaient la télé
pour ne pas se voir penser,
hier pourtant
il n'y avait que nous

par où commencer
j'aimerais pouvoir parler une phrase à la fois
leur donner des points
repandre mon souffle

et quand je parle
je mens
et je me trahis
à chaque fois

quand je parle, moi
c'est un faux passeport
un fausse photo sur fond blanc
un faux sourire

rompre ou avouer
les deux peuvent se faire
une gorgée à la fois,
sous un flot de paroles
distillées dans nos verres

une vague de mots
qui fuient vers le haut
le ciel est résidentiel
ses solitudes toutes immenses

un sourire qui déchirait le silence
comme un écho au fond des phrases
— ça n'a pas besoin d'être officiel
son murmure est une longue plainte
qui traversera le siècle

battements à contrecœur
nos plus belles pensées sont errantes
elles étaient différentes
mais j'imagine que tu le savais déjà.

J'ai un nuage dans ma valise,
j'ai pris le train des derniers jours
et j'ai senti son souffle
frôler mon cou, et puis
fondre une dernière fois
dans le fracas des nuits diluviennes.

Que dire
quand chacun de mes mots
est gercé par le vent
je voudrais tant qu'ils puissent
réconforter
arracher à la cascade de nos excuses
au moins une promesse
mais

une promesse,
c'est un mirage déjà brisé
dans lequel je peux voir
les éclats d'une vie.

Nuits

Le long de ton souffle
Au fil des films et des lampadaires
Et dans la glace
Des reflets de cidre brûlé
Porté à tes lèvres soufflantes
Suite et fin de la soif solitaire.

J'ai déjà voulu
Tout vivre
Et puis nous voilà
Au terminus du dernier rêve.

Le Mont-Royal fendu par un bus
Capte la mort de notre écho
Rien ne nous rattache plus
Et plus rien ne sert de courir
Je connais un endroit.

Des brumes de conscience s'étalent
Le long des glaces embuées
Il n'y avait déjà plus d'heure à cette heure-ci
Quelque part entre un souvenir noyé
Et un rire discret qui vient de la fenêtre
À l'autre bout de la vie.

Ce poème
n'est plus un poème
il a traversé trop d'ombres
et a laissé ses vers
disséminés dans les reflets

des chemins solitaires
aux tréfonds de l'amnésie.

Dernier paysage de l'ennui
Carte postale qui s'imprime sur ma rétine
C'est l'image brûlante de mon voyage
À jamais brouillée par la pluie
Et ses cristaux de lumière mourante.

C'était la nuit la plus longue
Mais il n'y avait pas que nous
D'autres points d'humanité
Se fondaient confusément
Dans le solstice du monde.

J'ai cherché
jusque dans les plus brûlants
souvenirs nocturnes
mais je n'ai marché
qu'avec les fantômes de la route,
on se retrouvera peut-être
sous les cendres d'un crépuscule.

Au bout de la route
Dans l'intimité des ombres
Il y a bien quelque chose, mais
Je n'ai pu voir
Avec mon regard vaseux
Que des éclats de rêves
et de souvenirs.

Fin des nuits,
Un bruit de fanfare
Au loin
Et puis cette voix qui a dansé
Jusqu'à la courbe de mon oreille...

Je sais qu'elle continuera à me sourire
Même au bout
De la dernière clairière du néant.

Nocturnales

Coup de chaud
Filaments de soupirs
Des brumes haletantes grimant
Au firmament d'un sourire

Retour au cycle de la nuit.

Un ange est passé
Entre nous
Et nous a laissé là
Avec tout ce qui se noie
Dans l'écume de la ville.

J'ai dû dériver
Sous les éclats de ciel
Disséminés sur les plaines
Des longs discours passagers
Et leurs fièvres millénaires.

Petits pas hors du néant
Et sans un mot de plus
Je quitte la surface des choses
Vers une prochaine idée creuse.

Seul passager
Au coeur d'un vaisseau fantôme
À quelques stations d'une autre nuit,
Et je coule tout au fond de la route
Jusqu'aux dernières landes du terminus.

Et lorsque je revins
D'entre les nuits
Il n'y avait plus
À ma place
Qu'une ombre perdue
Au fond d'un voyage.

Je suis donc rentré sous les pleurs de la lune qui se brisaient encore dans le grand vent glacé,
Quand le souffle givrait avec l'écho et le rire soûlard qui
transperçait les rues n'était déjà plus qu'une vague nostalgie,
Alors je voulais leur dire à tous
rions un dernier coup
Et que votre volonté soit fête.

L'éclat rare
Des bijoux de l'hypnose
Devant moi
Et délirant je me consume
Brûlant brûlant
Car je la vois tu sais
La clef de l'océan illimité
Toute l'eau du bonheur en poudre.

Les feuilles mortes se couchent enfin sur mon voyage,
Et j'écris alors mon dernier poème
Le fond de verre levé
À la maison de nos contes crépusculaires
À nos souvenirs en fuite,
Et aux amis, qui vivent si hauts,
Là-bas dans les brumes éclatantes de la grande ville.

À l'aube d'un autre voyage
Naissent les jolis murmures des adieux lents
Ici le matin sonne à la surface
Tout n'est pas encore clair mais
Je peux déjà vaguement voir
Les ultimes larmes de la nuit.

Fin.